

CURIOSITÉS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

Ne faut-il pas, pour satisfaire l'ardent besoin de vérité qui nous possède aujourd'hui, qu'on nous initie même aux détails du caractère, de la physionomie, du langage, du costume de nos héros ?

Louis XI 1461-1483

Louis XII 1498-1515

CHARLES VIII, dit l'Affable

1470-1483-1498

EXPÉDITION D'ITALIE

1494-1495

(Suite et fin.) (1)

Le passage des montagnes s'effectua rapidement, grâce au courage et à l'entrain des chefs et des soldats.

L'armée des états confédérés, forte de 40,000 hommes, campée à trois milles de Fornone attendait Charles VIII pour lui barrer le chemin.

9,000 Français et Suisses, harassés de fatigue, n'hésitèrent pas à se frayer un passage à travers les masses épaisses de leurs ennemis. L'avant-garde, sous les ordres du maréchal de Gié, composée de 400 lances, de 100 Suisses, de 300 archers à pied et de 100 arbalétriers à cheval de la garde du roi, franchit le Tanaro, grossi par les pluies d'un récent orage. Le roi qui commandait le corps de bataille, ne le suivait qu'à un long intervalle, et à l'arrière-garde la cohue

des bagages et des valets, sous les ordres du comte de Foix, restait bien loin derrière, dans un grand désordre. Le marquis de Mantoue, qui commandait l'armée lombarde-vénitienne, après avoir pourvu à la sûreté de son camp, passa le torrent un peu plus haut, pour tourner cette arrière-garde, sur laquelle il tomba avec 600 gens d'armes, 500 fantassins, une masse de stradiots et quelques chevaux-légers.

Il avait laissé sur la rive opposée un corps nombreux, commandé par Antoine, fils naturel du duc d'Urbin, auquel il avait prescrit d'attendre de nouveaux ordres. Charles, s'étant aperçu du mouvement du marquis de Mantoue, fit avancer son corps de bataille au secours de l'arrière-garde. Les autres coalisés

(1) Quelque peu fatigué et n'ayant aussi que peu d'heures de loisir, nous n'avons pu faire les recherches nécessaires pour écrire nous-même la fin du règne de Charles VIII, nous avons copié textuellement nos premières colonnes dans des historiens français.

les imitèrent. Ils étaient là 15 à 16,000. Le roi ne balance pas à les attaquer avec 3,600 hommes : " Le petit roi, dit Commynes, n'était pas reconnaissable, tant il était grand, ferme et audacieux. " La noblesse faisait merveille autour de lui. La mêlée dura à peine un quart d'heure : l'ennemi, culbuté, taillé en pièces, poursuivi jusqu'à son camp, laissa plus de 3,000 hommes sur le champ de bataille, tandis que le corps d'armée, chargé d'attaquer l'avant-garde française, tournait bride sans rompre une lance.

Accablés sous le poids de leur armure, les Italiens, renversés au premier choc, étaient aussitôt tués à coups de hache ; il en fut fait un massacre épouvantable. Les Français, qui n'avaient perdu que 200 hommes, restèrent stupéfaits de leur victoire, hésitèrent à la poursuivre, ne pouvant comprendre qu'une aussi puissante armée se fût si miraculeusement dispersée devant eux. Cette belle journée pouvait donner l'Italie à la France ; mais Charles VIII, pressé de revoir son royaume, manqua cette fois encore à sa fortune. Il parvint aux portes d'Alexandrie, alla passer à gué le Tanaro, entra dans Asti huit jours après la bataille de Fornoue.

De retour en France, Charles parut oublier l'Italie. Averti par l'expérience et par les plaintes de ses peuples, le jeune roi, dit Commynes, " mettait son imagination à vouloir vivre selon les commandements de Dieu, à mettre la justice de l'Église en bon ordre et aussi à ranger ses finances, de sorte qu'il ne levât sur son peuple que 1,200,000 francs, par forme de taille, outre son domaine dont il voulait vivre comme anciennement faisaient les rois. Il avait une audience publique où il écoutait tout le

monde, pour tenir les gens en crainte, et par espérance ses officiers dont aucuns avait suspendus. " " Admirable coutume, s'écrie un auteur contemporain, qui rappelait la justice de saint Louis, et qui depuis s'est perdue dans les vices des cours, et plus tard dans la chimérique responsabilité des gouvernements représentatifs. " Au commencement de 1498, — Charles VIII était au château d'Amboise, où il faisait exécuter de grands travaux " par plusieurs ouvriers excellents qu'il avait amenés de Naples, " lorsqu'un jour, passant par une galerie sombre, il se heurta le front contre une porte, si malheureusement que quelques heures après il expira (7 avril 1498). Il n'avait que vingt-huit ans. Commynes a dit de lui : " Il était peu entendu, mais si bon qu'il n'était pas possible de voir meilleure créature. " La branche des Valois directs s'éteignit avec lui et fut remplacée par celle des Valois-Orléans.

Réponses aux questions littéraires de la page 66

16. Par Bossuet dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

17. Cromwell, Bossuet.

18. On doit prononcer *karle*, *fièvre karle* ; et *katrain*. — Il faut éviter de donner à cette syllabe le son de l'a aigu ou de l'é fermé. Pour la bien prononcer, ouvrez la bouche un peu plus que pour l'é fermé et retirez les lèvres. Conservez à la syllabe *ais* dans le mot *français* le même son que vous lui donnez dans le mot *française*.

19. La lecture *recto tono*, comme son nom l'indique, se fait sur un seul ton, quelques-uns montent légèrement sur la syllabe finale de chaque phrase. La lecture *expressive* ou déclamée consiste à rendre par les inflexions de la voix, l'interrogation ou l'exclamation, les différents tons tristes, gais, légers, sombres, des pensées de l'auteur. On doit employer la première au réfectoire ou à l'étude.

A. LABELLE, *Belles-Lettres*, C. Joliette.
F. PELLETIER, *Versification*, C. de Montréal.

Petite Littérature

... Si vous n'avez pas élevé en vous-même un temple à Dieu... vous parlerez — et vous écrirez — mal. Hors de Jésus, point de salut pour l'esprit ! ANGELE HOUSAYE.

LES VACANCES

AUX ÉLÈVES

To be, or not to be ! That is the question ! Des vacances, avoir des vacances, voilà la question pleine d'intérêt et d'actualité ! C'est navrant, mais c'est donc vrai, dans quelques jours, — je n'ose pas dire le nombre, — vous déserterez le nid et prendrez votre vol vers les champs. Oh ! il est temps ! Depuis quelques semaines, je remarque chez plusieurs d'entre vous des phénomènes de langueur alarmants : cela pourrait tourner au larmartinisme. Que veulent dire ces énumérations de semaines, de jours, d'heures même ? Je n'aime pas cette passion subite des chiffres. Et que cherchent ces regards si longtemps fixés dans l'espace ? Aurais-je deviné ? N'y aurait-il pas là bas au bout de ces regards anxieux une douce vision ? N'apercevez-vous pas au milieu des champs verts, ondulant comme la mer, sous quelques arbres qui frémissent au passage de la brise, les persiennes voyantes d'une demeure connue qui se mire, dans le cristal profond du fleuve ou les eaux au lit d'or d'un ruisseau babillard ? Derrière ces persiennes entr'ouvertes, écartant les blancs rideaux, ne distinguez-vous pas aussi les traits d'une femme ? Oh ! je comprends : c'est la demeure paternelle, cette femme c'est votre mère. Allons, souriez trois fois,

confiez quelques baisers au vent et remplissez vos cœurs de résignation.

Mais que ce sera bon, n'est-ce pas de revoir son clocher et la famille au grand complet !

C'est là du bonheur de bon aloi.

Croyez-vous, chers élèves, que vos professeurs, qui vous parlent grec, mathématiques, latin, thèmes et leçons pendant dix longs mois comprennent ce bonheur ? Il n'en faut pas douter ; ils vous le souhaitent et vous envient de ne pouvoir le savourer à votre manière, comme à quinze ans. Plongez-vous dans ce plaisir calme et innocent de la famille. Lorsque nous parlons de la famille, nous avons aussitôt les idées de vertu, d'honneur, de religion. Eh bien ! que pourrions-nous vous souhaiter de mieux ?

Que la famille vous absorbe tout entiers.

Deux mois de présence pour faire oublier dix mois d'absence, est-ce assez ? Pendant deux mois pourrez-vous déployer assez de prévenances et d'amour pour faire oublier les travaux et les sacrifices que marquent ces nouveaux cheveux blancs, ces nouvelles rides aux fronts de vos parents ; ces sueurs qu'ils ont versées ? C'est bien peu de temps.

Y en a-t-il des élèves qui ne savent pas jouir des vacances ?

On le dit.

Y en a-t-il qui craignent de voir se ternir la blancheur de leur tein et qui refusent de manier ces outils usés, polis

par les mains de leur père ou de leurs frères ?

Il paraît.

Quelques uns d'entre vous dédaigneraient-ils le vivifiant plaisir du travail des champs, où l'on remplit d'un souffle vif et parfumé ses poumons fatigués ? Préféreraient-ils la flânerie ?

Hélas !

Les vacances, roses, auraient donc leurs épines ?

Oui, et nous connaissons de ces épines dont la pique est acérée, venimeuse et mortelle. Phénomène étrange, — vous avez entendu parler des effets extraordinaires de quelques poisons, — cette blessure est d'abord douce, on dirait qu'elle vous jette au cerveau de ces vapeurs aux parfums pénétrants que les Orientaux aiment à respirer ; elle vous procure des moments de véritable ivresse.

Aimez-vous la lecture, chers élèves ?

Oui, n'est-ce pas ? C'est très amusant, très beau !

Lire, c'est s'instruire.

La science, c'est la vie.

La science, c'est la mort.

Vous connaissez certain arbre de la science du bien et du mal planté au milieu du paradis terrestre ? La lecture y ressemble beaucoup.

Vous n'avez peut-être jamais soupçonné les écueils de la mission d'un professeur de littérature.

Faire aimer ce qui brille comme l'or, ce qui chatoye comme les facettes des diamants, c'est facile ! Oui, mais cet or peut se changer en une boue impure, ces diamants en un salissant charbon.

Un professeur de littérature a des analogies frappantes avec un maître d'armes. Ce dernier pense souvent : peut-être ces jeunes gens se donneront-ils

la mort avec ces mêmes armes dont je leur enseigne à se servir pour protéger leur vie.

Peut-être, dit l'autre cet amour de la forme, du style, que je suis obligé d'éveiller chez mes élèves, les portera-t-il à rechercher avec avidité tous les livres de la littérature contemporaine, à gâter leur cœur en voulant orner leur intelligence.

Cette alternative n'est-elle pas terrible ?

Croyez la parole de ceux qui vous aiment et vous dirigent : votre goût, votre jugement, votre volonté ne sont pas encore assez formés, votre imagination est trop vive, votre cœur trop sensible pour que vous puissiez lire indistinctement et sans l'approbation d'hommes sages, mûrs, intruits et pieux tous les livres qui vous tomberont sous la main pendant les vacances.

Ce que vous lisez principalement en vacances, c'est le *roman*.

Le premier effet de la littérature romanesque prise à forte dose est de rompre l'équilibre des facultés, de développer l'imagination outre mesure, de vous enlever à la vie réelle pour vous transporter dans un monde chimérique. Les jeunes gens chez lesquels prédomine le tempérament nerveux ont aussi des dangers physiques à redouter.

Mais je suppose que vous ne lisiez que pour charmer vos loisirs : que vous lisiez avec lenteur ; — ce qui est très difficile dans les romans à intrigue — que vous préserviez votre tête de ces chaleurs pénibles et quelquefois désastreuses, provoquées par une lecture désordonnée ; je suppose que l'auteur de votre livre ait eu un but moral et qu'il regarde comme un grand mal le fait d'avoir écrit un ouvrage méchant ; je sup-

pose que nous n'ayons à nous occuper que de votre cœur et des sentiments qui peuvent l'échauffer pendant une lecture, de votre imagination et des tableaux qu'elle peut contempler ; il y a encore plusieurs précautions à prendre pour sauvegarder votre jeune âme contre des impressions précoces dont la vivacité pourrait lui être fatale.

Dans l'école des romanciers français, on distingue un petit groupe d'écrivains de talent et dévoués qui se sont efforcés de combattre le flot envahisseur des mauvaises fictions. Je ne citerai que des noms que vous connaissez parfaitement : Lamothe, Raoul de Navery, Paul Féval. Quoique les ouvrages de ces romanciers ne soient pas tous des modèles littéraires, on peut dire qu'ils sont bien faits et ce qui vaut mieux que la plus belle forme, ils présentent dans tous leurs héros cet idéal chrétien qui ne peut manquer de rendre meilleur et de charmer les lecteurs bien élevés.

Vous pouvez sans danger parcourir leurs livres dans vos moments de loisir.

Cette petite phalange est débordée par les romanciers à la chasse de l'or ou de la réputation, de cette réputation consacrée par le sentiment de la foule ou celui des gourmets littéraires peu scrupuleux.

N'ouvrez aucune de ces productions, elles sont malsaines pour vous.

Vous me direz peut-être : — la plupart de ces auteurs ont eu un but moral ; ils ont attaqué des vices de la société actuelle.

Sachez bien que la peinture artistique des vices des hommes, pas plus dans le roman qu'au théâtre, ne détourne du mal, ou ne brise les consciences endurcies. Que les couleurs dessinent sur la toile aussi fidèlement que possible

un serpent, dont la vue seule vous ferait pâlir au milieu d'un chemin, et vous le caresserez du regard ; c'est un peu l'effet du roman ; il ne guérit personne, il ne fait au contraire qu'habituer l'âme à la pensée du crime.

Ensuite ces moralisateurs romanesques dont vous me parlez, n'ont pas du tout écrit pour les jeunes gens de votre âge, et ces tableaux qu'ils mettraient sous vos regards, tracés pour des cœurs plus formés que les vôtres, n'auraient d'autres effets que de vous découvrir le côté mauvais de la vie avant que vous n'ayez puisé la force de résister au mal, et provoqueraient chez vous un dégoût du devoir, un désenchantement maladif, ou éveilleraient ces passions précoces qui changent bientôt les jeunes gens en vieillards.

Enfin les romans français sont écrits pour la société française. Ce qui est remède pour cette société vieillie, quoique brillante et forte, devient poison pour la nôtre, jeune et saine encore.

Je m'arrête, je m'aperçois trop tard peut-être que la leçon s'allonge outre mesure et prend des tons d'autant plus ennuyeux que j'apporte moins d'ordre et de tenue dans mes pensées et mes phrases.

Que d'autres choses je pourrais dire sur ce sujet ! que de vœux je pourrais formuler dans cette dernière classe ! Je renferme tout ce que je retiens dans ce seul et cordial souhait : **BONNES VACANCES !!!**

Joliette, 18 juin 1886.

NÉCROLOGIES

Universæ viæ Domini misericordia
et veritas requiruntibus testamentum
ejus et testimonia ejus. Ps 24.

A sept heures et demie A. M. mardi, 18 mai 1886, Avila Laframboise, élève de Syntaxe latine au Collège Joliette, rendait doucement le dernier soupir et remettait son âme libre de tout lien terrestre à son souverain Juge. Il avait seize ans ; il n'était qu'à la fin de la première année de son cours classique. Il ne laissa qu'une fois sa famille qui demeure à St-Stanislas de Beauharnois, lui disant au revoir, et ce souhait ne devait se réaliser qu'au ciel. Cette courte vie peut se résumer dans ces mots : soumission, humilité, douceur, étude, piété ; seule biographie du bon élève.

Que de phénomènes autour de nous, indéchiffrables sans la foi ! Si nous n'avions pas cette parole du Psalmiste, citée plus haut, que de questions nous pourrions nous poser devant ce jeune homme brisé au seuil de la vie par l'inflexible main de la mort !...

Il n'avait que seize ans ! il était l'espoir d'une famille ! Son intelligence avait reçu de la nature des dons précieux ! Il avait une âme douce et forte ; un cœur plein d'affabilité et de bonté !

— Pourquoi mourir, quand la société et l'Eglise demandent toujours de ces ouvriers vertueux et généreux ?

— Pourquoi mourir ?

Pourquoi vivre ; quand l'âme, ainsi qu'une fleur brillante et parfumée, conserve si vive l'empreinte de la main divine, est si digne d'aller joncher les célestes parvis ? Pourquoi donc attendre

la poussière du péché, les ronces de la vie, la flétrissure des passions ? La Cité sainte n'est-elle pas mille fois plus éclatante que cette terre dont la verdure n'a qu'une saison, et dont les joies sont plus éphémères encore ? *Universæ viæ Domini misericordia et veritas requiruntibus testamentum ejus et testimonia ejus.*

Ne croyez pas, parents désolés, qui pleurez là-bas, que la tombe de votre fils reste sèche, solitaire, sans verdure et sans prière ; il avait dans ses condisciples d'autres frères aimants et pieux qui ont gardé de lui un cher souvenir et qui vous remplaceront auprès du tertre funéraire.

Requiescat in pace.

J. L.

Joliette, 19 mai 1886.

HERMANN SHEPPARD, ÉLÈVE DE VERSIFICATION AU COLLEGE JOLIETTE, DÉCÉDÉ LE 29 MAI 1886, A L'ÂGE DE 14 ANS.

Il est triste, quand la nature s'éveille de sa longue léthargie, quand les champs reverdissent, quand les arbres, couverts d'un opulent feuillage, retentissent du joyeux ramage des oiseaux, quand le zéphyre printanier répand au loin sa fraîche haleine et que les fleurs s'épanouissent partout : oui au milieu de cette vie qui renaît de toutes parts et surabonde de sève et de vigueur, il est profondément triste d'accompagner à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'un enfant !

Telle est la réflexion qui s'imposait aux professeurs et aux élèves du Collège, lorsque, le 31 mai dernier, ils suivaient le char funèbre qui renfermait

les restes inanimés du jeune Hermann Sheppard, enlevé à leur sollicitude et à leur affection par la faux inexorable de la mort.

Étendu depuis un mois sur son lit de douleur, supportant avec une parfaite résignation les angoisses et les souffrances d'une cruelle maladie, tous, nous avions espéré qu'il nous serait revenu bientôt, plein de santé, avec la vigueur et la force qui sont l'apanage de la jeunesse. Dieu en a décidé autrement. Que son saint Nom soit béni !

Parents désolés, qui versez des larmes brûlantes sur cette tombe sitôt ouverte, sur la destinée de cette fleur à peine éclosée et déjà flétrie, sur ce fils bien-aimé que votre tendresse a disputé à la mort, ah ! élever vos regards vers le ciel, car la religion seule possède un baume qui guérit les blessures les plus profondes et cicatrise les plaies les plus cuisantes. Toute consolation humaine est impuissante, nous le savons, à adoucir votre incommensurable douleur, daignez pourtant agréer l'expression de nos condoléances.

Et vous, qui étiez ses confrères de classe et ses amis de collège, ce n'est pas à de stériles regrets qu'il faut vous borner, vous avez à remplir à l'égard de celui qui n'est plus, le devoir de la prière, qui est le plus impérieux et le plus doux de la charité chrétienne. Ce devoir de la prière, vous l'avez déjà accompli en partie, lorsque, pendant la maladie de votre confrère, vous vous êtes approchés de la Table Sainte, lorsque après sa mort, vous avez déposé une couronne sur sa tombe et lorsque, aujourd'hui même, vous avez fait chanter au collège un service solennel pour le repos de son âme. Mais ce n'est pas tout,

il faut que le cher défunt vive toujours dans vos pieux souvenirs ; bien souvent, nous l'espérons, son nom se mêlera à vos supplications, soit sur le tertre funéraire qui recouvre sa cendre, soit dans ce beau sanctuaire du Sacré-Cœur où votre ami s'agenouilla tant de fois parmi vous.

Requiescat in pace

J. P.

Joliette, 30 mai 1886.

LA SÉANCE DU 21 JUIN 1886.

Nous n'avons que très peu d'espace et les typographes réclament impatiemment de la copie, toutefois nous sommes heureux de trouver ce petit coin libre dans nos colonnes pour dire un mot du dernier spectacle dramatique que vous nous avez donné.

Une séance dramatique, c'est un divertissement pour vous, pour nous, c'est plus ; nous y voyons le résultat de fréquentes leçons jetées partout, dans la classe et les entretiens familiaux de la récréation.

Depuis quelques années nous avons remarqué chez vous certaines tendances — tendances bien timides — vers la bonne diction française. Cette fois il nous a semblé que les efforts s'étaient accentués davantage. L'articulation était généralement meilleure : nous n'avons pas perdu un seul mot de quelques personnages dont les rôles étaient pourtant très longs. Vous avez été récompensés par l'attention de l'auditoire. Quoique la salle fût littéralement bondée et que le drame *Rêve et Réveil* ne soit pas précisément une pièce qui puisse intéresser ce qu'on appelle la foule, le silence le plus complet a régné et les spectateurs ont plusieurs fois manifesté leur satisfaction par de chaleureux applaudissements.

Parler de manière à être pleinement entendu et compris des auditeurs les plus éloignés, voilà le premier devoir de celui qui s'adresse à un public. Articulez donc toujours bien ; dites donc *pé-né-trant, ca-rès-sant, je veux*. Donnez donc des sons pleins.

La prononciation répondait-elle à l'articulation ? (1) Ici encore nous signalons avec

(1) La différence que nous mettons ici entre les mots articulation et prononciation est-elle parfaitement conforme au dictionnaire ? Nous n'avons pas le temps de constater le fait ; nous espérons cependant être compris.

plaisir de la bonne volonté. Mais comme on craint, grands dieux ! comme on craint ! et que de choses élémentaires on ignore ! Ce n'est certes pas faute d'entendre répéter ces règles d'action oratoire qu'on ne les observe pas. Comme on craint de donner à l'a le son que cette lettre doit avoir ! Comme on craint de dire *écra-ser* ! Et donnez donc à la syllabe *ni* partout où vous la rencontrez le son que vous lui donnez dans le mot *roi*. Ainsi que *roi* ditez donc *gloire, voir, soir, recevoir, loyal, déployer*. Éteignez donc tous ces *ais* ; prononcez donc *je recevrais* comme si ce mot était écrit *je recevè*. (1) Et de même pour tous les imparfaits et les conditionnels. Même chose dans *souhaits, jamais, bouquets, projets*, etc., etc. Ouvrez donc la bouche pour dire *conquête, tempête, fête*. Faites donc disparaître toutes ces syllabes muettes : ne dites donc pas *main-le-nant*, mais *maint'nant*, *commen-ce-ent*, mais *commenc'ent*, *mon de-voir*, mais *mon d'voir*, *mes le-çons*, mais *mes leçons*. Faites aussi sentir tous les accents aigus et tous les accents graves.

Hier encore, nous entendions des prêtres qui s'intéressent à notre maison, au progrès de l'éducation, nous dire : — Surveillez donc la prononciation, la déclamation : efforcez-vous donc de faire bien parler vos enfants toujours mais surtout sur la scène.

— MM. savez-vous bien les difficultés que rencontre l'enseignement du langage correct dans nos collèges ? Connaissez-vous comment parlent les enfants qui nous arrivent ? Ils n'articulent pas, n'accentuent pas, prononcent mal un très grand nombre de mots. — Je dois toutefois excepter beaucoup d'enfants qui nous viennent des académies et des écoles dirigés par les religieux : on a déjà corrigé la lecture de ces derniers. — Et si vous les reprenez, devant vous, immédiatement, ils prononceront le mot tant bien que mal ; mais demain, après-demain et pendant tout leur cours d'études ce sera à recommencer. ILS ONT PEUR DE SE SINGULARISER, DE FAIRE RIRE D'EUX. Et ils parlent toujours mal et lisent toujours mal.

Si encore notre société leur offrait des exemples.

Allons, nos élèves sont maintenant en vacances, tous entendront prêcher, quelques-uns plaider peut-être, si nous avons des élections de députés, beaucoup entendront pérorer, auront-ils une seule fois l'occasion d'admirer la pratique des règles que nous leur donnons sur la parole ? Avouez avec moi que sur tous nos hommes instruits, il n'y en a pas quinze capables de prononcer un discours en langage correct.

Chers élèves, je m'adresse ainsi à des hommes plus âgés que vous au milieu de ce court article qui vous est spécialement de-

dié pour vous montrer l'importance des leçons que nous vous donnons ; pour vous montrer que nous ne cedons pas au caprice, à ce que vous pourriez appeler une manie de toujours vous parler de prononciation, de déclamation. Du reste, c'est bien la dernière semonce que vous donnent les *Curiosités de l'Histoire de France* et je crois l'avoir mêlée à des compliments qui, pour être courts, n'en sont pas moins sincères et cordiaux.

Mais votre séance avait une autre partie que le drame, une partie non moins harmonieuse, certes, que la déclamation, — de joyeux éclats de fanfares et des chœurs pleins d'entrain, — partie que j'aurais l'air de mépriser si je la passais sous silence et dont je ne puis parler pertinemment. Hélas ! Pourtant j'aime la musique. C'est charmant aussi, allez, ces groupes d'enfants élégamment encadrés dans le feuillage des décors, baignés dans une lumière éblouissante, entonnant un chant montagnard — *La Sérénade au Kremlin*, par exemple. — Oh ! J'aime bien mieux toutes ces figures réjouies que le buffet doré d'un orgue ! Mais pour que l'on puisse contempler et écouter à son aise, il ne faut pas que l'on aperçoive des regards distraits qui cherchent dans la foule, il faut que tous les yeux soient braqués sur le directeur du chant. C'est bien ce que j'ai vu dans la dernière séance. M. Lavigne a le secret de gagner vos yeux. Il faut aussi que parmi toutes ces voix, on n'en distingue aucune en particulier. Vous dont la voix est forte, ménagez-en le volume, c'est si facile, proportionnez-en la force à l'ensemble du chœur, vous n'avez pas plus le droit de vous faire entendre que vos condisciples. Mais qu'elles sont belles toutes ces voix fraîches fondues en un accord qui vous arrive doux et voilé comme un vent harmonieux ou large et puissant ! Dans un accord d'orgue, si les notes basses ne sonnaient pas et que les hautes fussent seules à crier ce serait disgracieux. Et si vous devez monter au delà du *fa* amoindrissez et adoucissez vos voix, ne criez jamais. Oh ! tout cela était parfaitement observé. Je ne vous parle ainsi que pour vous montrer que les qualités de sonorité, d'ensemble, de nuances musicales, et de cadence de vos chants sont remarquées par les auditeurs, qu'ils vous en tiennent compte, et pour vous rendre plus dociles, si vous ne l'êtes pas assez — pure hypothèse — à l'enseignement de celui qui vous dirige.

Les Curiosités de l'Histoire de France
entrent en vacances.

(1) Voici la gradation que vous devez suivre dans la prononciation de l'e français. Depuis l'e muet jusqu'à l'e, il y a une ouverture croissante de la bouche e, e', e'', e'''